

# L'appel d'une enfant dans l'enfer de Gaza

Le film fait entendre l'enregistrement audio de la fillette palestinienne, morte sous les tirs israéliens en 2024

LA VOIX DE HIND RAJAB

■■■■□

**J'**ai si peur, s'il vous plaît, venez!» Cette voix enfantine, qui supplie, est celle de Hind Rajab, âgée de 5 ans, alors qu'elle est en ligne avec des secouristes du Croissant-Rouge palestinien : le 29 janvier 2024, la fillette est piégée dans une voiture, sous les tirs israéliens, avec des membres de sa famille, dans le sud de la ville de Gaza, à Tel Al-Hawa. Bientôt, il n'y a plus que des morts autour d'elle, son oncle, sa tante, une cousine... L'équipe du Croissant-Rouge essaie d'envoyer au plus vite une ambulance pour récupérer l'enfant terrorisée. Mais le trajet doit au préalable être validé par les autorités israéliennes, afin d'éviter que les secouristes ne soient bombardés sur le chemin.

On connaît la fin tragique de l'histoire, amplement médiatisée : l'attente fut très longue pour la fillette, et, lorsque le véhicule du Croissant-Rouge arriva enfin, il fut pulvérisé par une puissante explosion, de même que la voiture où se trouvait Hind Rajab. Il fallut attendre le retrait d'Israël de la zone pour que les corps de la petite Gazaouie, de ses proches et des deux secouristes, Youssef Zeino et Ahmed Al-Madhoun, puissent être identifiés, le 10 février 2024.

## Exorciser les traumatismes

Prix du jury à la Mostra de Venise, *La Voix de Hind Rajab* est le septième long-métrage de la Tunisienne Kaouther Ben Hania, née en 1977, à Sidi Bouzid. Le film, qui divise, rejoue la scène de tentative de sauvetage de la fillette, en intégrant dans les dialogues les dernières paroles de l'enfant, telles qu'elles ont été enregistrées lors de l'appel au Croissant-Rouge palestinien. Le récit prend la forme d'un huis clos dans les bureaux vitrés des sauveteurs, lesquels sont incarnés par des acteurs palestiniens. Tour à tour, un homme (Motaz Malhees), une femme (Saja Kilani), et d'autres se relaient au téléphone pour répondre à l'enfant, pour essayer de la calmer, de la faire patienter, de lui donner de l'espoir. Les comédiens ne parlent pas dans le vide, ils sont en situation : dans leur casque audio, c'est la voix de Hind Rajab qu'ils entendent. Autrement dit, ils répondent à une fillette qui n'est plus en vie, et l'on peut imaginer

le vertige qui a dû saisir l'équipe pendant le tournage.

Formée à l'Ecole des arts et du cinéma de Tunis, puis à la Fémis, à Paris, la réalisatrice est connue pour ses dispositifs qui remuent, où les artifices du cinéma, telle une prothèse, viennent se greffer au réel – *Le Challat de Tunis* (2014), *L'Homme qui a vendu sa peau* (2020), *Les Filles d'Olfa* (2023)... Kaouther Ben Hania cherche à renouveler le langage du cinéma, et à exorciser les traumatismes, en faisant s'entrechoquer l'émotion et la froideur de l'actualité. A rebours de la tendance qui consiste à brouiller les genres, la cinéaste, au contraire, les surligne, dévoilant son jeu, ici le réel, là la fiction, proposant une expérience aux acteurs et aux spectateurs. Parfois, ça déborde, les protagonistes sortent de leurs gonds, comme dans *Les Filles d'Olfa*, en compétition à Cannes, où le film a reçu le prix du documentaire (Œil d'or) : une

mère, Olfa, est confrontée à des actrices qui l'interpellent sur son histoire douloureuse, alors que deux de ses filles ont rejoint l'organisation Etat islamique.

## Intelligence et humanité

Dans *La Voix de Hind Rajab*, le trouble contamine le spectateur, pris dans un film à suspense sans suspense, chacun connaissant l'atroce dénouement. Il y a cet instant, qui dure une éternité, lorsque l'ambulance guidée par le Croissant-Rouge approche de la voiture où se trouve Hind Rajab, blessée mais encore en vie – sur l'écran, une carte montre l'avancée des sauveteurs, progressant vers un point où palpite encore, se dit-on, un cœur impatient.

Pourquoi une telle mise en scène, diront certains ? Le sort de Hind Rajab, victime d'une guerre sans limite, n'épargnant pas les civils, ne suffit-il pas ? Le film apporte en fait quelque chose de

## Le film donne à voir le travail insensé du Croissant-Rouge palestinien

précieux : du temps, de la compréhension, du ressenti. En deux mots de l'intelligence et de l'humanité. Sous nos yeux, un lien se noue entre les sauveteurs et l'enfant. Face à la frénésie destructrice et au décompte journalier des morts, anonymes, le dispositif de Kaouther Ben Hania suspend le temps, brandit un nom, lequel fait écho à des milliers d'autres enfants palestiniens tués. C'est d'ailleurs pour cette raison que la mère de Hind Rajab a donné son accord à la réalisatrice, pour que soit utilisée la voix de sa fille dans le film.

Le récit a aussi le mérite de décortiquer les circuits de décision illisibles, entravant le travail des secouristes, créant aussi des engueulades dans les bureaux du Croissant-Rouge, l'équipe se trouvant confrontée à des choix impossibles. Dans le cas de Hind Rajab, une ambulance du Croissant-Rouge se trouve à quelques minutes de la fillette. Le chef d'équipe, joué par Amer Hlehel, peut-il prendre la responsabilité de joindre directement le conducteur pour qu'il aille la récupérer, en court-circuitant le protocole ? Le responsable refuse de prendre ce risque, plusieurs sauveteurs ayant déjà perdu la vie sur le terrain, ce qui rend fou son collaborateur.

Le film donne ainsi à voir le travail insensé du Croissant-Rouge palestinien, entre montées d'adrénaline et abatement, avec ces échanges ponctués d'explosions, ces véhicules qu'il faut gui-

der, ou détourner, lorsque les routes ont été détruites. Il y a ces photos de victimes que l'on affiche sur les murs, ou à défaut des autocollants sans visage, pour rendre hommage, acter la mort, faire le deuil.

Hind Rajab est l'un de ces visages. Un autre aura marqué le cinéma, en 2025, celui, radieux, de la photographe palestinienne Fatma Hassona, immortalisée dans le documentaire *Put Your Soul on Your Hand and Walk*, de Sepideh Farsi. La cinéaste iranienne enregistrant près d'un an de conversations filmées, à distance, entre elle et la jeune femme, et terminant le montage après la mort de celle-ci, le 16 avril 2025. Encore un film tombeau. ■

CLARISSE FABRE

*Film français, tunisien, de Kaouther Ben Hania. Avec Saja Kilani, Motaz Malhees, Amer Hlehel, Clara Khoury (1 h 29).*

# Kaouther Ben Hania redonne mémoire et parole aux Palestiniens

La réalisatrice tunisienne, adepte des films aux formes hybrides, raconte un tournage particulier avec des acteurs bouleversés

## RENCONTRE

**K**aouther Ben Hania se souvient parfaitement du moment où elle a entendu pour la première fois la voix de Hind Rajab appelant à l'aide. La réalisatrice tunisienne, alors en pleine campagne des Oscars pour *Les Filles d'Olfa* (2023), était dans un aéroport quand elle a appris le sort tragique de cette enfant de 5 ans assassinée à Gaza par des chars israéliens après des heures d'échanges téléphoniques vains avec le Croissant-Rouge palestinien, alors qu'elle était seule survivante dans la voiture, au milieu des cadavres de sa famille. « Il y avait quelque chose d'immédiat dans sa voix, confie la cinéaste quand on la rencontre à Paris, en novembre. J'avais l'impression qu'elle me demandait à moi de la sauver. J'ai eu un sentiment très fort d'impuissance d'abord, puis de tristesse et de colère. »

Hantée par les mots de Hind Rajab, sidérée par les images de destruction qui viennent chaque jour de Gaza, elle décide de mettre de côté le projet de film sur lequel elle travaillait depuis des mois. « C'était pour moi impossible de passer outre ou de revenir à quelque chose de normal. Je me posais des questions par rapport à mon travail. Comment peut-on faire du cinéma en temps de génocide ? On vit dans un monde où on est saturé par l'information au point d'être dans quelque chose de l'ordre du déni, parfois, et de l'amnésie, souvent. »

Très vite, la mère de Hind Rajab lui donne sa bénédiction pour raconter l'histoire de sa fille. Et le Croissant-Rouge palestinien lui fournit l'intégralité des échanges audio de ce 29 janvier 2024. « Toute la colonne vertébrale du film était là, dans ces fichiers. A commencer par la voix de Hind Rajab. Je ne voulais pas faire un

documentaire a posteriori. Pour moi, le cinéma n'est pas le lieu de l'explication, mais celui de l'empathie. Je me suis demandé ce que pouvait ressentir un Palestinien qui a pour mission de sauver des vies et qui est dans l'impossibilité de le faire. » Kaouther Ben Hania se désole aujourd'hui de la tragédie d'un peuple « suspect jusque dans sa douleur », qui « filme sa mort mais que l'on ne croit pas : parfois, on parle de "dommages collatéraux", l'horreur absolue pour un être humain ».

## « Toute l'équipe était en larmes »

La réalisatrice trouve alors le dispositif qui donne sa force au film. Elle fera entendre la vraie voix de Hind Rajab pendant que des comédiens joueront, en collant à la réalité, les réactions des personnels du Croissant-Rouge. La cinéaste, qui a fait appel à des acteurs palestiniens, se souvient d'un tournage particulier : « C'est

le film sur lequel j'ai le plus pris mes acteurs dans les bras. Toute l'équipe était en larmes. On n'était pas dans l'efficacité d'un tournage, on était ailleurs, en deuil. Moi-même, je n'étais pas beaucoup dans la technique, alors que j'adore ça. Je savais qu'ici ce n'était pas la bonne approche. On était tous dans l'émotion. »

La cinéaste âgée de 48 ans, qui tient à faire vivre des histoires en langue arabe, voit dans ses films « une manière peut-être de venger l'injustice du monde » : « Je m'impose moi-même le devoir de donner la parole à ceux qui ne l'ont pas. » Avec une attention particulière accordée au sort des femmes, fruit d'un féminisme aiguisé depuis l'adolescence par son propre vécu. Le « mockumentaire » *Le Challat de Tunis* (2014) s'intéressait à un fait divers où plusieurs Tunisiennes, court-vêtues, avaient été balafrees aux fesses par un mystérieux inconnu ;

*La Belle et la Meute* (2017) reprend les codes du thriller pour raconter de manière fictionnelle l'histoire vraie d'une femme coupable d'avoir été violée ; *Les Filles d'Olfa* mêle déjà fiction et documentaire pour retracer le destin d'une famille où deux des quatre filles sont parties en Libye rejoindre l'Etat islamique.

Cet intérêt pour l'hybridation des formes remonte à loin. Etudiante à Paris-III, elle avait écrit son mémoire sur les frontières entre les genres cinématographiques. « Je ne suis pas quelqu'un qui a une recette qu'elle impose à tous ses films. Je me demande à chaque fois comment donner le plus d'impact à mon histoire. » A travers des faits divers, Kaouther Ben Hania a surtout l'ambition de mettre au jour des systèmes de domination patriarcaux ou militaires, comme ici avec *La Voix de Hind Rajab* : « Partout dans le monde, un enfant qui ap-

pelle à l'aide, on envoie l'ambulance. Pourquoi ici on n'a pas pu la sauver ? En parlant avec les protagonistes, j'ai compris que le système d'occupation est fait pour rendre la vie des Palestiniens impossible et notamment littéralement la vie de cette petite fille. »

Malgré le refus du Festival de Cannes de sélectionner le film, Kaouther Ben Hania se réjouit de l'écho grandissant qu'a eu *La Voix de Hind Rajab* à l'été. Parrainé par de grandes stars hollywoodiennes comme Brad Pitt, Joaquin Phoenix ou Rooney Mara, le film a été accueilli au dernier Festival de Venise avec une standing ovation et le Grand Prix du jury. Mais la cinéaste s'inquiète qu'avec le plan de Trump on ne détourne à nouveau les regards de Gaza : « La paix est une illusion amnésique à ce jour. Que peut faire l'art si les médias veulent enterrer les cadavres sous le tapis ? » ■

BORIS BASTIDE